

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LE FIGARO, 13 janvier 2025

«Que reste-t-il quand les lumières se sont éteintes?»: au Mucem, une exposition magistrale sur le monde fascinant des saltimbanques

Par Ariane Bavelier, envoyée spéciale à Marseille



CRITIQUE - Fille de la balle et femme de théâtre, Macha Makeïeff signe une exposition sur le cirque en forme de jeu de piste.

Macha Makeïeff a longtemps rêvé dans les collections du Musée des arts et traditions populaires, au bois de Boulogne. Ce petit bout de femme venait en visiteuse très solitaire y tâter l'étoffe de ses rêves. Nièce de Jacques Tati, future épouse de Jérôme Deschamps, elle savait bien que ces objets souvent modestes rangés dans les vitrines avaient connu une vie plus glorieuse sous les feux de la rampe.

Elle a beaucoup sondé leur âme avant de les assembler pour les Deschiens dans un capharnaüm de petites choses du quotidien, bols ébréchés, nappes à carreaux, vases soliflores. Lorsque les collections du Musée des arts et traditions populaires se sont installées à Marseille, au Mucem, elle les a pour ainsi dire suivies. Ça n'était pas prémédité, mais finie l'aventure avec Jérôme Deschamps, elle a dirigé la Criée de Marseille.

À lire aussi | [Grand Palais, Louvre, musée d'Orsay... Un printemps des expos 2025 hyper dynamique](#) 🦋

« En piste ! Clowns, pitres et saltimbanques » est entré dans sa vie comme une grâce : il y a trois ans, le Mucem lui a proposé de fouiller dans les réserves pour monter une exposition sur le cirque. On aurait pu craindre qu'elle se laisse déborder par la tentation du bazar et de l'accumulation. Elle organise au contraire, avec la complicité de Vincent Giovannoni, conservateur au Mucem, un dédale splendide, émouvant et inspiré où les objets retrouvent leur langue, leur histoire, leur intensité dans un parcours en libre cours.

Rien d'imposé, ni le sens, ni les cartouches doublés ici et là de simples paroles de poètes : « *Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie* », écrit Baudelaire. Ou bien Jean Genet : « *On n'est pas artiste sans qu'un grand malheur s'en soit mêlé.* » Rien d'obligé sinon d'ouvrir l'œil et de tendre l'oreille. Avec lumière et sons, car le cirque est un spectacle total, les objets sont en liberté, lâchés dans leur solitude, ils se renvoient la balle, jonglent avec ce rêve d'un autre monde, qui tourne en rond comme la piste et intègre nos rêves et nos éblouissements. Seul le mot d'impossible est exclu.

Mélancolie sombre

Un monde pareil est interdit, forcément. Un arrêté de la préfecture du Gard en 1853 concernant la police « *des saltimbanques, bateleurs, escamoteurs, joueurs d'orgue, musiciens ambulants* » rappelle les étroites limites d'exercice de « *ces industriels qui échappent souvent à la vigilance et à l'action de la police* ». Il est affiché à droite à l'entrée de l'exposition, juste devant une incursion chez Yanco, extravagant illusionniste qui se rêva et se vécut en prince hindou, tandis qu'à gauche s'ouvrent les rideaux qui conduisent à la piste.

Entre les deux, une estrade : deux grands tableaux y montrent des spectacles de tréteaux. En face des objets, les indispensables du cirque qu'on retrouvera à divers endroits du parcours : le tabouret, l'échelle, le filet, les bêtes de scène, les sequins des costumes, les planchers entassés par dalles, repeintes tant et tant que la peinture en dégouline. « *Comme un Jackson Pollock qui n'aurait pas été prémédité et dont les couleurs résument toutes les saisons de montages et démontages* », lance Macha Makeïeff.

Sur la piste culbute une *Nana noire* de Niki de Saint Phalle. Au-dessus, un extrait des *Ailes du désir* : l'ange spectateur Bruno Ganz regarde la trapéziste Solveig Dommartin. La beauté de sa performance teinte son regard de cette mélancolie sombre et rêveuse, celle-là même qui habite l'*Arlequin* de Picasso, ou les clowns de Rouault, prêtés pour l'exposition. Une nostalgie particulière au saltimbanque en exil dès qu'il n'est plus sur scène : « *Cette mystique du spectacle : que reste-t-il quand les lumières se sont éteintes et que la scène a disparu ?* », demande Macha Makeïeff. Une loge d'artiste s'ébauche dans un mystère d'une sacristie. On y entre homme, on en sort autre, personnage ou créature. Les peintres Félicien Rops avec un singe et Miquel Barcelo avec un menteur au nez de Pinocchio encadrent la métamorphose. Lewis Carroll et l'Ange bleu font signe à l'intérieur.

Macha Makeïeff pratique cette liberté de l'accrochage qui attise le regard. Le public est voyeur ; il coince volontiers un œil dans le trou d'une palissade. « En piste » nous évite cette contorsion. La place publique est là avec la baraque des saltimbanques, cathédrale d'un autre monde. Un petit Chagall s'échappe d'une cabane, une foule encercle un tréteau dans une scène de Tiepolo, de grands miroirs forains renvoient des perspectives. Le long d'un immense podium posé en diagonale défile la grande parade des clowns : « *J'ai voulu faire porter leur costume par des femmes, en hommage à Schiaparelli qui a tant aimé le cirque* », déclare Macha Makeïeff.

Humour et étonnement

Elles marchent vers un mur qui met quelques-unes à l'honneur : Mae West, Niki de Saint Phalle, reines des stands de tir, Annie Oakley, tireuse d'élite dans les shows de Buffalo Bill, et Agnès Varda, qui a tiré le portrait de Calder, barbu, hilare, vieil enfant ébloui, jouant à quatre pattes avec son cirque en fil de fer. Devant, et c'est le cœur sensible de cette exposition magistrale sur le cirque, l'estrade de *Petrouchka*, ses personnages, sa cahute, ses costumes dessinés par Alexandre Benois et usés par la scène, sa légende née avec celle de Nijinski et Stravinsky, enchantement diapré, fragile comme les ailes d'un papillon.

Un cheval fildefériste, un fauve qui n'a laissé de son dompteur que deux tibias et sa culotte en peau d'ocelot, la marionnette du Père Ubu, ce grand clown de théâtre dessiné par Pierre Bonnard, la malle du contorsionniste Chester Kingston étiquetée en bagage urgent, Sarah Bernhardt reprenant le rôle de Théodora, impératrice byzantine et fille d'un montreur d'ours : l'humour et l'étonnement fusent.

Ils atteignent des sommets de tendresse sur l'écran d'un Nickel Odéon où défilent les héros de la piste : Charlot, Buster Keaton, Tati dompteur de chevaux sans chevaux, sans fouet, sans tabouret, ouvrant leur parade à des freaks, monstres ou lilliputiens élégants, côtoyant David Bowie se réinventant en Ziggy Stardust, ou *La Duègne et le Pénitent* de Garouste, en femme à barbe et clown. Le vertige de la démultiplication saisit, doigt tendu pour questionner l'envers de soi-même : qui est-on, que montre-t-on de soi et par quelle nécessité lorsqu'on se réinvente pour la scène du monde ou de la piste en personnage ou créature ?

Une mère couronnée, diseuse d'un destin étalé à ses pieds en cartes à jouer, tient contre son cœur son enfant agonisant, juste tombé du fil. Son Arlequin de père a le dos qui s'affaisse. Ses larmes brillent plus que son habit dans ces *Saltimbanques* de Gustave Doré et le caniche costumé s'interroge. Le cirque, c'est aussi le monde de tous les dangers. Au fond d'une roulotte, le croisé du *Septième Sceau* de Bergman joue aux échecs avec la Mort, le temps que passent un couple de saltimbanques et leur petit enfant. Car ces joueurs de leurs rêves et des nôtres sont aussi des joueurs de leur vie.